

Les pratiques de la déviance et leurs idéologies de couverture

Pour situer le texte: Texte d'une communication présentée à Łódź (Pologne) en 1995 lors d'un colloque sur le thème "La pédagogie sociale comme discipline académique: situation et perspectives", traduite et publiée en polonais sous le titre Zagadnienie dewiacji i jej ideologie in Pedagogika społeczna jako dyscyplina akademicka. Stan i perspektywy, Łódź; Uniwersytet Łódzki, 1998. Comme beaucoup de textes de cette époque, il décline l'un des aspects de la théorie de la mésinscription (c'est l'un des premiers où l'on voit le terme apparaître et se substituer à celui, approximatif, de déviance). Il a la vertu et le défaut de sa brièveté: synthétique et pédagogique, mais ne pouvant pousser très loin le panorama et l'analyse de ce qui s'y nomme idéologie de couverture.

Mots-clés: déviance, mésinscription, résistance à la théorisation, pratiques opaques à leur objet, modèles d'emprunt

N.B. : 1. Les mots-clés soulignés renvoient à des concepts propres à l'auteur
2. Les notes de bas de page font partie du texte original, les commentaires en marge sont contemporains de la mise en ligne

Le contexte du présent propos

La présente réflexion s'inscrit dans une très ancienne préoccupation, liée à une pratique de formation, ininterrompue depuis trente ans, auprès de travailleurs sociaux, de psychologues, de soignants, et plus généralement des professions supposées vouées à "traiter" la déviance, mais du coup contraintes à "traiter avec" la déviance, et donc à traiter "de" la déviance.

La formation à des pratiques sociales confronte directement à la question d'une théorisation de ces pratiques. Et c'est l'épreuve d'une **résistance** tenace à la théorisation, d'une prégnance de formations idéologiques inexpugnables, qui nous a conduits à la présente réflexion.

Le concept de déviance

Je dois d'abord m'expliquer sur ce mot "déviance", que je choisis arbitrairement, (parmi bien d'autres possibles, et parcequ'à l'usage je l'ai trouvé le moins mauvais), pour cerner provisoirement une réalité multiforme pour laquelle on ne dispose d'aucun concept vraiment englobant: j'appellerai donc déviance tout ce qui, dans une société donnée, - et aucune société n'y échappe - s'associe à quelque degré à la **perception d'un écart inquiétant** par rapport à la norme sociale, quand cette perception est associée à des **sentiments pénibles** étagés sur une gamme qui part de la dérision, qui passe par le trouble et l'inquiétude, qui se dérive souvent en apitoiement, et qui culmine avec la terreur et l'horreur.

"Tout ce qui": et l'on pense d'abord bien sûr à des comportements particuliers, par exemple la violence physique, ou le vol, ou des relations sexuelles codées comme interdites, ou plus simplement des façons de s'habiller, ou de parler, etc. Mais il peut s'agir aussi d'états de fait qu'on ne peut imputer aux sujets qui en sont les porteurs: un état physique, (par exemple, une malformation, une inaptitude physiologique); ou un état social indépendant du sujet (par exemple l'état d'étranger).

Définir la déviance par des perceptions ou des sentiments, c'est paraître se référer à la subjectivité intime des individus. Et il peut se faire bien entendu que, face à un état de fait donné, la dérision, le trouble, la peur, l'horreur, n'appartiennent qu'à une personne isolée sans être partagés par son entourage. Ajoutons donc que le mot déviance ne s'appliquera qu'à des objets sociaux, repérables comme tels aux différents niveaux de la socialité: inscrits dans une langue qui les nomme; dans une idéologie qui les pense; dans des pratiques collectives régulant les conduites qui leur répondent; dans le droit qui encadre ces mêmes pratiques; dans l'économie où se reflète leur place dans le vaste système d'échange du travail humain, et, notamment, le coût en énergie collective qu'une société donnée est prête à y consacrer au détriment d'autres enjeux.

Les pratiques de la déviance

Nous poserons pour acquis que les pratiques collectives visant la déviance ont toutes pour objet de chercher à **réduire** la déviance, au sens où elles tentent de faire disparaître, ou à défaut d'atténuer, le trouble qu'elle produit. Les moyens essayés à cette fin sont très variables, d'une société à l'autre d'une part, et d'autre part, à l'intérieur d'une société, d'une forme de déviance à l'autre; voire, pour une même forme de déviance, en complémentarité, ou en concurrence, ou étagés sur une échelle de recours successifs mis en oeuvre à mesure que les précédents ont échoué. On peut citer en vrac l'exorcisme, la dérision, les rituels de purification, le marquage corporel ou vestimentaire, le bannissement, l'enfermement, la mise à mort, le soin médicalisé, l'éducation spéciale, l'assistance, la tutelle financière, et la liste serait encore longue.

Comme toutes les pratiques sociales, ces pratiques sont associées à des systèmes idéologiques plus ou moins codifiés, plus ou moins contradictoires, plus ou moins spécifiques. Et elles sont, dans les sociétés bourgeoises et industrielles comme les nôtres, systématiquement dévolues à des appareils institutionnels, dont la tendance a été au fil des décennies à se concentrer et à se fondre progressivement dans l'appareil d'Etat..

Des pratiques opaques à elles-mêmes

Nous sommes maintenant à pied d'oeuvre pour énoncer la thèse que nous proposons aujourd'hui: qui est que ce qui interdit radicalement le développement d'une théorie de ces pratiques, au moins dans l'espace "public" (j'expliquerai à l'instant cette restriction), est que ces grands appareils de "traitement " (au sens le plus large) et leurs idéologies de référence, sont par nature **incapables de se penser explicitement en référence à leur véritable objet**, à savoir les troubles et les peurs qu'ils servent à essayer d'atténuer. Ils en sont réduits, soit à emprunter sur un mode mimétique les repères, les modèles, les évidences, les enjeux idéologiques, d'autres appareils de régulation sociale; soit, plus subtilement, à contrefaire, en réponse aux formes les plus troublantes (voire les plus terrifiantes) de la déviance, les systèmes éprouvés pour des formes plus bénignes, ou historiquement dépassées, constituant ainsi une sorte de "chaîne de déplacements" qui décale systématiquement la réalité de ces pratiques et leur représentation sociale.

Je précisais que ce qui est impossible, c'est le "développement public" de la théorie. Car il arrive que les praticiens, confrontés à l'épreuve directe, et pour eux impossible à fuir, du trouble et de la peur, puissent développer des embryons de théorisation de la déviance dans des cryptes **privées**, de petits cercles, et ne sauraient souvent d'ailleurs concevoir que ce qu'ils tentent alors d'énoncer presque clandestinement mérite bien plus la noble qualification de théorique que les discours savants qu'ils en sont réduits à annoncer respectueusement.

Illustration

Pour illustrer cette thèse, nous ferons un inventaire, très rapide et schématique, de ces modèles d'emprunt, au moins ceux que nous pouvons repérer dans ce que nous connaissons - l'aire culturelle francophone:

-un modèle pédagogique, qui pense la déviance comme insuffisance d'apprentissage; même si nous n'usons pas en France de l'expression parfaitement parlante de "pédagogie sociale", qui a droit de cité en Pologne, ce modèle est l'un des plus attestés; il illustre exactement le déplacement sur une autre fonction de régulation sociale, en l'occurrence la reproduction sociale;

-un modèle médical, qui pense la déviance comme maladie; celui-là est un bon exemple de déplacement à partir d'un trouble relativement bien symbolisé, donc maîtrisé, par toutes les cultures connues (celui qu'induisent la douleur et la mort biologique), pour contourner des objets qui se révèlent plus redoutables encore, tels que la folie, la toxicomanie, la perversion sexuelle, voire la délinquance;

- trois modèles politiques:

l'un, néo-libertaire, qui a fleuri après 1968, et qui assimile la déviance à une révolte contre une société aliénante;

symétriquement un modèle solidariste héritier de la lecture que le christianisme social avait fait au XIX^e siècle du développement des luttes ouvrières;
et enfin un modèle militant assimilant les populations stigmatisées comme déviantes à une "base" dont les intervenants sociaux seraient à la fois les porte-parole et les initiateurs de pratiques collectives;

- un modèle d'origine plus clairement encore religieuse, celui de l'assistance à la pauvreté: bon exemple cette fois de déplacement à partir d'un trouble trop ancien pour être encore actif - la terreur du vagabond -, dont le traitement passé a laissé dans la mémoire sociale une trace très idéalisée, aujourd'hui disponible pour couvrir la grande peur de ce qu'il est à la mode en France de nommer "l'exclusion".

- un modèle moderniste, emprunté à la technostucture néo-industrielle, dans lequel le trouble, la terreur, ou l'horreur s'effacent derrière la combinatoire quasi-ludique d'objets abstraits à gérer selon des stratégies d'optimisation;

Dans le détail ces modèles s'interpénètrent de multiples façons, se mettent en exergue ou s'effacent selon le lieu et la conjoncture, se relaient dans une alternance très comparable aux effets de la mode. Leur pluralité alimente les controverses. Tout cela rend bien sûr l'analyse concrète particulièrement complexe. Il est en particulier délicat de faire le tri entre ce qui, dans cette pluralité, relève de purs effets de discours sans enjeux réels, et ce qui permet de lire, à travers la mise en scène d'un modèle plutôt que d'un autre, la prévalence de tel ou tel mécanisme de réduction de la déviance, en fonction de la personnalité de ceux qui s'y retrouvent, mais aussi du contexte historique, culturel, politique du lieu et du moment.

La déviance comme désordre symbolique

Je voudrais maintenant avancer une piste pour expliquer ce processus, en le référant à une interprétation "linguistique" de la déviance, c'est-à-dire en l'analysant comme un désordre (analogue à un solécisme ou un barbarisme), dans cette "métalangue" que constitue la culture. C'est dans cette perspective que nous proposons de substituer maintenant au mot "déviance" que nous avons tout-à-l'heure choisi comme la moins mauvaise approximation, le néologisme générique de "mésinscription".

La culture, au sens anthropologique du terme, n'est en effet rien d'autre que la trame de sens constitutive de la socialité même. Chaque sujet, chacun d'entre nous, s'est inscrit dans cette trame de sens, au fil de son histoire précoce. Et c'est grâce à la théorie psychanalytique qu'on a quelque idée de ce qui se joue dans cette inscription où nous trouvons tous le fondement même de notre histoire et de notre existence.

Cette inscription ne doit pas être pensée comme une étape indolore dans un développement bien programmé. Nous avons inauguré notre vie dans la croyance en la seule existence de deux êtres, le

sujet que nous étions et l'objet auquel nous rapportions tout ce qui n'était pas nous. Dans la croyance surtout que ces deux êtres sont tout l'un pour l'autre, et dotés d'un égal pouvoir de se remplir mutuellement et de se détruire mutuellement. S'inscrire, c'est se représenter soi-même comme différent des autres et n'occupant qu'une certaine place: enfant ou adulte; homme ou femme; d'ici et pas d'ailleurs; plus petit en toutes choses que certains et plus grand que d'autres; vivant dans une temporalité où le monde existait quand je n'existais pas et où il continuera à exister après moi. Ce qu'il nous en a coûté pour consentir ainsi, pas à pas, à ne pas être tout, ce que nous avons inventé comme ruses géniales ou misérables pour tricher avec cette loi d'airain, nous l'avons à la fois enfoui dans l'oubli, et nous le retrouvons intact à chaque petite ou grande épreuve de notre vie, à chaque moment de dépression ou d'angoisse, à chaque tentative pour aimer et se reconnaître aimé.

C'est cela qu'en d'autres termes la psychanalyse pose en énonçant que tout désir est soumis à la l'épreuve de l'interdit. Car l'interdit, ce n'est pas l'interdiction, comme en édictent les règlements et les codes: c'est la terreur qui me retient chaque fois que revient la tentation de croire à nouveau que je pourrais être sujet et objet de cet amour total qui est finalement le seul objet du désir.

Mais pourquoi une telle terreur à la seule approche d'un retour imaginaire à ce qu'il a été si douloureux de perdre? Et pourquoi tout simplement avoir ainsi consenti à renoncer à la béatitude originelle, tels Adam et Eve chassés de l'Eden? C'est qu'il existe, à cette perte, une contrepartie inestimable. J'ai tout à l'heure mentionné au passage que la représentation imaginaire d'un amour total n'est pas dissociable de celle d'une totale destruction réciproque. L'univers intérieur des psychotiques donne une bonne approximation de cette collusion du meilleur et du pire, de cette alternance inextricable entre des rêveries où rien ne vient arrêter le désir et d'autres peuplées d'évocations épouvantables. Ainsi, s'inscrire dans un monde humanisé par la culture, ce n'est pas seulement renoncer à être tout, c'est en même temps se protéger, en la refoulant hors de la conscience, d'une sauvagerie originaire, qui évoque, lorsqu'elle réaffleure, des images de folie et d'horreur. C'est en somme perdre le paradis pour se garantir de l'enfer.

En simplifiant outre mesure, on pourrait presque dire que qui choisit la folie signale par là que le pire, pour lui, est de se soumettre à ce qui le limite, quitte à supporter de côtoyer sans cesse, imaginairement, la menace d'un anéantissement apocalyptique. Et que qui choisit l'inscription dans l'ordre symbolique signale que le pire, pour lui, est cette sauvagerie originaire, quitte à souffrir sans cesse de n'être que ce qu'il est, là où il est.

Mais on comprend alors l'énergie fabuleuse que chaque sujet est de ce fait prêt à mettre en oeuvre pour protéger en retour, de toute attaque et de toute déchirure, la cohérence de cette métalangue, grâce à laquelle nous nous garantissons mutuellement en permanence contre le retour de la sauvagerie. On peut dire que tout ce qui, dans la vie sociale, n'est pas strictement consacré à la survie matérielle, sert à entretenir par un échange symbolique permanent, et en permanence complexifié, la cohérence de ce tissu de sens qui nous enveloppe et nous met à l'abri d'un retour de l'horreur.

Une "bonne" culture, une culture efficace, se caractérise donc par son aptitude à mettre en ordre tout ce qui peut survenir dans le champ de perception des humains qui la partagent. Mais même la meilleure ne parvient pas à éliminer parfaitement la survenue d'événements naturels ou humains qu'elle n'a pas su mettre suffisamment en sens et qui évoquent les dangers archaïques qu'elle a pour fonction d'exorciser. Nous dirons que la mésinscription n'est rien d'autre que la somme de ces états de choses qui sanctionnent l'échec de la capacité régulatrice d'une culture donnée. Et de même qu'un organisme vivant dispose, en plus de ses régulations physiologiques ordinaires, une gamme de mécanismes exceptionnels mis en oeuvre lorsque l'équilibre physiologique commence à être rompu, de même il n'est pas de société qui ne consacre une énergie considérable pour entretenir ces puissants systèmes de réponse aux effets de mésinscription que sont les pratiques instituées de réduction de la déviance.

Malheureusement, ces processus sont compliqués par un paradoxe incontournable, qui est la clef de la difficulté qui nous occupe: défenseurs de la trame symbolique, ils y sont évidemment eux-mêmes inscrits, et doivent donc ainsi travailler à réduire ce retour intempestif de ce qui devait rester refoulé, sans pour autant lui faire place dans le champ de la représentation, sous peine d'aggraver ce qu'il s'agit d'éviter. Nous en avons en France un exemple extrême avec les situations incestueuses, objet depuis quelques années d'une campagne intensive d'alerte et de répression. Mais si les actes incestueux sont insupportables, c'est parce qu'ils obligent à faire penser à quelque chose qu'on ne saurait penser sans horreur: et comment combattre quelque chose sans y faire penser? Si bien que cette campagne a eu pour effet principal de produire chez tous les acteurs sociaux une panique irraisonnée assortie de comportements imprévisibles et incontrôlables, en injectant de force un trouble profond que peu sont en mesure d'apaiser en y mettant du sens.

Chacun aura reconnu que ce paradoxe est exactement celui du symptôme névrotique, et nul ne s'étonnera donc que tout ce qui s'organise, à tous les niveaux de l'existence sociale (la langue, commune ou supposée savante, mais tout autant le droit, l'économie, l'administration, la pédagogie, etc.), en réponse à la mésinscription, se structure selon les mécanismes "linguistiques", classiquement décrits par Freud, du déplacement, métaphorique ou métonymique, de la condensation, du retournement, etc.

Ainsi, si nous avons pu amorcer la description de ces pratiques, de leurs appareils et de leurs idéologies comme **excroissances parasitaires** d'autres appareils, d'autres pratiques, d'autres idéologies, c'est qu'ils sont organisés comme des symptômes, ou, mieux, des balises, signalant, à qui sait déchiffrer, les lignes de fragilité, les fractures imperceptibles mais redoutables qui lézardent l'ordre symbolique de l'époque où ils s'épanouissent. Dis-moi comment tu désignes et tu traites tes déviances: je te dirai où tu caches ton talon d'Achille.